

*Soir*

De nouveau ce moment où l'heure est parfaitement immobile, où le ciel semble plus haut, quand la lumière est une huile qui dore la terre bientôt plus sombre. Ses verdure en cette saison s'effacent par endroits, laissant la place aux rectangles des blés et des lavandes. Je retrouve ce jaune dont je n'ai pu saisir le sens, sinon qu'il est lié à la chaleur, au soleil. Ces champs me font penser aux corbeilles d'osier où l'on couche avec précaution les fleurs, à ces cageots où sont serrés les poissons, à des bassins grouillant d'un frai doré. Mais ce sont des champs couchés sous le feu qui les travaille et les soulève, cuisant lentement dans le four céleste; tandis que tout à côté, comme voient au marché des corbeilles d'espèces variées, les lavandes se fondent en eau crépusculaire, en sommeil, en nuit. Soleil, sommeil. Ce qui flambe, rayonne, et ce qui se recueille.



Tâches utiles du jour, parfums envolés de la nuit. Ainsi chaque parcelle de l'étendue (au pied d'un bourg de cristal rose presque emporté, dirait-on, par l'ascension de l'air) flatte en nous d'autres souvenirs, d'autres rêveries, mais toutes s'accordent, elles aussi suspendues à la profondeur, de plus en plus limpide, du soir d'été : l'une loue la chaleur qu'elle semble avoir serré dans ses tiroirs comme autant de pièces d'or, l'autre rappelle à voix basse l'obscurité qu'elle retient dans ses fontaines.

Ailleurs est dite par les prés une parole encore plus lointaine et plus merveilleuse : dans ces sortes d'enclos où veille un seul peuplier, où quelques mûriers s'arrondissent, où j'aperçois encore une dizaine de moutons groupés, à contre-jour, bientôt dans l'ombre. Qu'est-ce qui accorde si parfaitement ces quelques bêtes à l'herbe haute et à l'huile du soir ? Là-bas, dans le lointain, que signifie ce groupe serré, silencieux, à peu près immobile ? Ce sont des bêtes douces, domestiques si l'on veut mais plutôt à la façon de fantômes que de chats ou de chiens, au fond très lointaines elles-mêmes, douces, presque éternelles et presque absentes, amies de la terre nue, de la poussière et des pierres — et



telles que si le seul bélier qu'elles suivent vraiment était la lune. Vieilles comme les pierres, elles-mêmes pierres laineuses, ou antiques outres laineuses pressées les unes contre les autres, usées, farouches, cachées par la poussière que leur trottement soulève, immémoriales et saintes, puisque leur sang cherche les âmes des morts, puisque se baigner dans leur lait purifie. Éternellement bêlantes et trottant dans un nuage de poussière, bénignes, râpées, peureuses, c'est toujours comme si Jacob, comme si Ulysse parmi leur âcre odeur allait paraître et longuement nous regarder.

Mais ce soir, c'est autre chose : quand elles sont arrêtées, en groupe, en cercle, dans les herbes, entre le vert et l'or d'un pré qui peu à peu s'assombrit. Ce serait plutôt, juste encore visible avant la nuit, comme à la lueur jaune d'une bougie, une sorte de concile chuchotant, de conseil occupé d'on ne sait quel souci. Bêtes dorées par la flamme invisible, tandis que la cire s'épanche et bientôt blanchira au bord du ciel, recevant sur leur front étroit, osseux (presque un crâne déjà) l'huile sainte du crépuscule, l'onction solaire, dans cet enclos bordé d'arbustes. Autour d'elles, qui les



garde et les situe, il y a moins une barrière ou une haie qu'un autre cercle, une autre assemblée plus large de feuillage dont l'ombre se creuse, une enceinte qui, plutôt qu'elle ne les enferme, en frissonnant doucement fraie un passage à l'obscur — et, à cause de la fraîcheur, on imagine que c'est la nuit qui monte d'en bas, non la nuit cruelle dont le vide est angoisse sans fond, mais la diaphane, l'arbre veiné d'argent — tandis que les bêtes se serrent au centre encore éclairé, dans ce dernier sursis du jour. De loin, on ne peut deviner ce qu'elles font, si elles broutent, si quelqu'une bêle, si elles écoutent ou attendent. Peu importe. Gardées par l'effusion des profondeurs, dans cette boucle scintillante et fraîche de la nuit imminente, encore aidées par la flamme d'une chandelle que nul ne tient, on les dirait toutes ensemble occupées à épeler tout bas les mots « herbe », « terre », « passage »; à moins que ce ne soit « paix infinie », « paix souveraine », « tranquillité dans le centre à jamais ». Dernière leçon dans l'école bocagère, vêpres d'étable dans ces replis des campagnes : la leçon dite et entendue, voici la flamme soufflée, et le doux trait du sommeil fiché en plein cœur de toutes choses.